

Le mouvement psychanalytique (II)

*C*e texte est la deuxième partie d'une conférence présentée à l'occasion d'un forum qui s'est tenu à New-York sous ce titre général: *Images and Ideas of the Twentieth Century*. Les responsables m'avaient demandé de répondre aux questions suivantes : « Existe-t-il une technique de la psychanalyse ? Est-il vrai que cette technique consiste en un art de l'interprétation ? S'il y a bien une méthode psychanalytique, pouvez-vous la décrire, l'illustrer par quelque image, faire saisir à des non-initiés la parenté de cette méthode avec les modes de pensée produits par ce siècle ? » On trouvera la première partie de cet entretien dans la parution précédente de *Trans* ; la suite sera publiée dans les prochains numéros.



Si maintenant nous revenons à notre point de référence, le *Journal de l'analyse de l'homme aux rats*, et que nous tentons de saisir sa dynamique, le rythme qui l'anime, nous y repérons l'alternance incessante de deux temps distincts :

— d'une part, l'étalement de la parole (l'entité volumineuse et hétéromorphe qu'est la parole défilant comme par une fente étroite, et donc mise à plat, décentrée aussi, toutes ses dimensions sur un seul et même plan) ;

— d'autre part, mais dans la continuité du même mouvement, la reformation de la parole (la parole retrouvant aussitôt son volume de sphère irrégulière aux replis internes innombrables, se recentrant, s'ordonnant à nouveau en regard d'un Moi, d'une Forme).

On pensera : battement, cadence ; mais cela ne me satisfait pas vraiment. Je ne souhaite pas évoquer la duplication, la césure, la division. Je voudrais que ce texte puisse se lire comme l'illustration d'un mouvement unique, ininterrompu. Il faudrait donc se représenter la sphère d'abord ramenée, par l'action d'une sorte de laminoir, aux dimensions d'une feuille sans épaisseur, puis se regonflant tout de suite sous l'effet d'une disposition à l'expansion qui lui serait inhérente. Mais cette métaphore se montre d'emblée peu fertile ; peut-être est-elle simplement affadie par la symétrie trop prévisible.

C'est pourquoi je préfère renverser l'image de la feuille sans épaisseur et lui en substituer une autre — en fait, son négatif : celle du trait, de la trace laissée dans un milieu animé d'un mouvement continu et doté d'une faculté de recomposition immédiate, par un corps maintenu fixement. Gommons cette lourde périphrase et remplaçons-la par une scène champêtre : un canot mouillé dans le courant d'une rivière (ouverture de la masse liquide ; et dans le même mouvement, à la poupe, turbulence créée par la reformation de la masse). Par le plus curieux des hasards, nous retrouvons alors ce mot : étaler. Étaler, vieux terme de marine, c'est aussi cela : étaler le courant, le vent, c'est opposer une résistance égale à leur effort ; étaler la marée, c'est mouiller le navire pendant la marée contraire. Étaler se disait jadis : *faire estal*, c'est-à-dire résister, tenir tête.

Ainsi, bien qu'ayant inversé l'image qu'à votre demande j'avais inventée de toutes pièces pour illustrer le procédé de la psychanalyse, j'en suis encore à vous dire : la psychanalyse est un étalement de la parole. Psychanalyser c'est résister, par le moyen de cet artifice qu'est le dispositif analytique, au

courant de la parole (lui infligeant une déformation, une altération) ; c'est aussi, dans la même séquence, prendre une part à sa reformation immédiate, à partir des effets engendrés par cet artifice, et à même sa propre capacité de recomposition. Le second temps de la psychanalyse, que nous envisageons maintenant, consiste en ce remous, en cet événement tourbillonnaire qui succède à l'étalement de la parole.

Le *Journal de l'analyse de l'homme aux rats* à la fois procède de ce mouvement, et le reproduit. Il n'a pas vraiment ni début ni fin ; il multiplie et fragmente à l'extrême les plans sur lesquels il s'énonce (discours direct et indirect, dialogue, récit, hypothèses, spéculations, théories, etc.) ; il est un assemblage hétéroclite de faux raccords ; des occurrences aléatoires y sont l'objet d'une prédilection étrange et d'une mise en ordre en apparence incompréhensible ; la complicité et l'autorité y semblent la plupart du temps plus déterminantes que la démonstration et l'intellection. Pour ces raisons et pour bien d'autres encore, il rend sensible certains effets du remous dont nous parlons, effets qui sont presque totalement absents du texte officiel sur l'Homme aux rats qu'on trouve dans les *Cinq psychanalyses*.

Imaginons que nous lisions le *Journal* en nous appliquant exclusivement à appréhender, à retenir, à reproduire de façon perceptible quelque chose de ce mouvement. C'est peut-être une cause perdue d'avance puisque, comme nous l'avons déjà dit, la seule chose sur laquelle tous les analystes s'entendent, c'est qu'il est impossible de rendre compte de ce qui se « passe vraiment » dans une analyse. Mais que cette tâche soit ou non faisable ne nous dispense pas d'en formuler à tout le moins le projet. Car l'effort de pensée ne procède au fond que de la difficulté qui l'anime et que du risque d'échec qu'il comporte, et on ne retire rien à disserter sur ce dont tout le monde convient. Supposons donc que plongeant dans le remous qu'est le *Journal de l'analyse de l'homme aux rats*, j'essaie d'en ramener les composantes les plus essentielles ; celles qui permettraient non seulement de représenter, mais aussi d'expliquer, de reconstituer le déroulement, le flux, le décours de ce remous. Les chances sont que je revienne de ma plongée — si j'en reviens — avec quatre concepts, déjà nommés par Freud : interprétation, mémoire, transfert, répétition. (Je dis « concepts »

parce que je n'arrive pas à trouver un autre terme, mais je devrai peut-être reconnaître plus tard que « vecteurs » conviendrait mieux, à moins qu'il ne s'agisse, en réalité, de rien d'autre que de pures motions.)

Avec ces concepts, nous ne ferons pas de métapsychologie : nous n'essaierons pas de les ordonner à la conception générale d'un appareil psychique ou à quelque notion métapsychologique plus spécifique — pulsion, instance, complexe œdipien, identification, etc. Nous les référerons à l'inconscient et au refoulement, mais seulement pour les situer en regard du mouvement que nous voulons saisir, et non pour les définir. En somme, nous nous contenterons de rapporter ces quatre concepts au temps de reformation de la parole. Nous les y regarderons graviter, s'entrechoquer, se substituer les uns aux autres. Nous les considérerons comme des motions qui animent les protagonistes de l'analyse, des motions auxquelles ceux-ci sont parties prenantes *pendant* l'analyse, sans qu'ils n'aient besoin ni de les énoncer, ni de les saisir consciemment, exactement comme on peut faire et voir un film sans avoir présentes à l'esprit les notions de plan, de cadrage, de montage. Mon espoir sera de déprendre ces concepts du glacier idéologique dans lequel ils sont figés, de les « dégager » des réseaux de pseudo-savoirs où des générations successives d'analystes les ont laissés en gage, de liquider ces hypothèques qui les grèvent et qui ont généralement pour effet d'empêcher les psychanalystes de penser librement. De ce point de vue, mon ambition est de faire avec vous une théorie du mouvement analytique. Non pas la reconstruction d'une métapsychologie, mais l'exercice d'une pratique théorique, pas plus abstraite que la pratique même de l'analyse, qui pensera les concepts-vecteurs-motions par lesquels se fait, se produit une psychanalyse.

1) *L'interprétation* : L'étalement de la parole est premier : considéré depuis le deuxième temps de l'analyse, il est la première dimension d'un processus qui ne cesse de croître en dimensions multiples. L'interprétation est l'une de ces dimensions ; elle est en fait le traitement le plus immédiat dont la coupe mobile de parole est l'objet dans le processus de recomposition. En affirmant cela, je ne me soucie pas de savoir si un autre vecteur (le transfert, par exemple, ou la répétition) est fondamentalement antérieur à l'interprétation. Dans un univers tourbillonnaire, une telle question n'a

aucun sens. On n'engage pas une analyse par un geste ou une déclaration de principe ; on entre dans son mouvement comme le *surfer* sur la vague. Abordée sous un autre angle, l'interprétation serait peut-être beaucoup mieux définie comme l'état le plus achevé d'une analyse. Ce que je veux pointer, c'est que dans l'analyse de l'Homme aux rats et sans doute dans toute analyse, l'interprétation est la première motion de reformation qui soit perceptible, la première qui apparaisse lorsqu'on en reconstitue le mouvement.

Cependant, l'interprétation dont je parle n'est pas une opération concertée qui se déroulerait à partir d'une quelconque grille de lecture, d'un *template* théorique en vertu duquel les « associations » du patient seraient traduites, transformées, puis renvoyées à l'émetteur. Je ne dis pas qu'une telle opération n'a pas cours ; au contraire, on voit bien dans le *Journal* que le lieu occupé par la coque de notre embarcation (ce à quoi on fait référence peut-être quand on parle d'« espace analytique ») en est plein, et que les sens dégagés, c'est-à-dire ce bruit produit par une analyse, en sont en bonne part constitués. Mais ce dont il sera maintenant question ne peut être confondu ni avec cette machine à interpréter, ni avec le bruit qu'elle engendre. Du reste, comme nous le verrons, ce n'est qu'improprement que nous pouvons user ici du terme d'interprétation.

Cette « interprétation » donc, procède directement de l'étalement, elle naît dans son sillage ; c'est l'étalement qui l'appelle. (Voilà pourquoi nous disions : la psychanalyse est le système qui reproduit l'événement psychique en fonction de l'instant quelconque, et non à partir d'Idées, de Formes préexistantes.) Elle n'est pas préméditée, pré-dite dans une grille quelconque. Elle suit les aléas de l'étalement de la parole ; elle se constitue dans le vide produit par l'étalement ; elle est le fruit d'une aspiration. Elle n'est pas un contenu agencé à un quelconque espace intérieur ; elle participe au contraire d'un mouvement de suture, de fermeture, dont sans cesse se recompose, dans l'analyse, la masse de la parole. En outre, elle n'est pas le lot exclusif de l'analyste ; les protagonistes de l'analyse y prennent une part distincte sans doute, mais indiscernable. Les associations du patient *sont* de l'interprétation, elles contribuent entièrement à l'interprétation. La seule fonction qui soit du ressort exclusif de l'analyste,

c'est la fonction d'ancrage. C'est l'analyste seul qui fait *estal*, qui garantit l'étalement, qui maintient cette résistance primordiale à la parole. Nous tenterons plus tard d'en mesurer les conséquences.

Revenons à notre « interprétation ». On en trouve l'illustration la plus claire, la mieux stylisée aussi, dans *L'interprétation des rêves*. D'abord dans le chapitre II, intitulé « La méthode d'interprétation », où est analysé le plus que fameux rêve de l'injection faite à Irma. Ce dont ce chapitre est l'exemple parfait, c'est bien de l'étalement de la parole. Voici d'abord le rêve énoncé dans sa masse opaque et énigmatique ; puis le voici démembré, sérié, laminé, décomposé, atomisé ; (mais voilà simultanément illustrée la recomposition d'une masse mouvante, aux limites indéfinies, en quoi ce simple rêve se trouve maintenant transposé ; réseau immense de recoupements, de re-liaisons, de significations imprévisibles et inédites). D'où la confirmation d'un premier principe : « l'interprétation » psychanalytique est organiquement liée à l'étalement.

Mais Freud a beau prétendre décrire sa « méthode » d'interprétation, en réalité il n'en a rien saisi, rien écrit encore. C'est au début du chapitre VI que quelque chose commence à venir au jour : « Toutes les tentatives faites jusqu'à présent [c'est-à-dire jusqu'à l'invention de la psychanalyse] pour élucider les problèmes du rêve s'attachaient à son contenu manifeste, tel que nous le livre le souvenir, et s'efforçaient d'interpréter ce contenu manifeste. Nous sommes seul à avoir tenu compte de quelque chose d'autre : pour nous, entre le contenu du rêve et le résultat auquel parvient notre étude, il faut insérer un nouveau matériel, le contenu *latent* ou les pensées du rêve. [...] C'est à partir de ces pensées et non à partir du contenu manifeste que nous cherchons la solution. »

Voilà pourquoi nous disons que nous sommes devant un terme impropre, qu'il faut mettre des guillemets à l'interprétation en psychanalyse. Cette interprétation-là n'assume absolument pas un véritable projet interprétatif, comme on aurait pu le concevoir avant la psychanalyse, et comme il peut encore arriver qu'on le conçoive. Bien au contraire, elle met ce projet à distance, elle ironise par rapport à lui, et d'une certaine manière le tourne en dérision. Pas question, dans l'interprétation qui se fait en

analyse, de viser à une « vérité » dernière ; pas possible non plus de traduire selon un code prédéfini, ni même « d'éclairer directement ce qu'il y a d'obscur » (Littre) dans un rêve, dans un symptôme, ou dans quelque autre produit de la psyché. « Interpréter », en psychanalyse, cela veut dire en repasser par la pensée ; c'est, à même ce que l'étalement rend visible-audible, aller du rêve (ou de toutes les manifestations analogues au rêve, et dont le rêve est le prototype) à la pensée : « De là vient qu'un nouveau travail s'impose à nous. Nous devons rechercher quelles sont les relations entre le rêve (le contenu manifeste) et la pensée. [...] Le contenu manifeste nous apparaît comme une transcription (*Übertragung*) de la pensée dans un autre mode d'expression. Les signes [...] du contenu manifeste doivent être successivement dé-transcrits (*übertragen*). [...] Nous comprenons la pensée latente d'une manière immédiate, dès qu'elle apparaît. »

L'interprétation, en fait, est un dé-travail, et ce chapitre VI, qui porte sur « Le travail du rêve », est une sorte de traité sur la méthode analytique d'interprétation : il s'agirait, en superposant la masse du manifeste à ses segments démembrés ainsi qu'à d'autres traits mis à jour par l'étalement de la parole, de repérer les mécanismes producteurs de rêve ou de symptôme (condensation, déplacement, figuration, « symbolisme », etc.), de les redéployer, d'analyser (c'est-à-dire : décomposer) le « travail » qui par leur truchement s'effectue, jusqu'à ce qu'apparaisse d'elle-même la pensée qu'est en fait le rêve. Cette pensée, ce n'est pas du tout « l'inconscient ». Au contraire — Freud le précise à la fin du chapitre VI — cette pensée latente est la pensée « normale », c'est-à-dire la pensée telle qu'elle aurait été si elle avait été simplement pensée, si le travail du rêve n'avait pas eu lieu, si cet *Übertragung* ne s'était pas produit. Par conséquent notre « interprétation », quels que soient le contexte dans lequel elle intervient et les manifestations (lapses, symptôme, rêve, inhibition) qui lui servent de prétextes, ne consiste jamais qu'à rendre possible un certain avènement de la pensée. Nous disions « aller du rêve à la pensée », mais cela ne se représente pas comme « aller d'un point à un autre », par exemple aller d'une rive à l'autre quand on traverse une rivière. C'est plutôt comme si, dans cette masse liquide que serait la pensée, le rêve était un corps solide, une sorte de bloc de glace, un bloc erratique dont on provoquerait et observerait à la fois le transfert à l'état liquide.

Tout le problème et tout le programme de la psychanalyse tiennent à la reconstitution de ce passage d'un état à l'autre ou, dans un sens inverse, à la saisie de cet intervalle, de ce décalage, de ce retard par lequel et grâce auquel la glace se préserve dans la mer. À supposer qu'on puisse assimiler ce retard au refoulement, et qu'on puisse ensuite traiter le refoulement comme une séquence ayant une durée, le dé-travail en quoi consiste l'interprétation pourrait être comparé à une certaine description de son déroulement¹.

En effet, l'essentiel de l'interprétation ne consiste pas en ce qu'on passe d'un état à un autre. Le propre de l'interprétation, c'est qu'opérant ce transfert du rêve à la pensée (latente), elle fait ainsi sentir l'efficiencia², la présence « étrangement inquiétante » d'un *motif* qui commande le procédé de conservation par quoi le rêve persiste au cœur de la pensée. Voici comment Freud théorise d'abord cette présence : il dit que la pensée est scindée en deux jets dissymétriques ; l'un conscient, rationnel, civilisateur (« notre » pensée, qui s'harmonise au Moi) ; l'autre inconscient, polarisé à son point de fuite par ce noyau d'efficiencia (l'Inconscient) et pensant, en son centre même, « en retard » par rapport au Moi pensant.

Mais ce n'est pas sur cette théorie freudienne, archi-commentée, que je veux insister. Cette théorie n'a pas besoin d'aide ; du reste, sa fortune n'est pas venue de ce que les suiveurs de Freud l'aient correctement soutenue. Non, je voudrais nous ramener au remous de la psychanalyse, et à cette idée : l'interprétation libère la *présence* de l'inconscient, mais elle n'est pas une saisie directe de l'inconscient. Au contraire, elle n'est — comme Freud l'indique du reste dans le chapitre VI de *L'interprétation des rêves*, qu'une nouvelle manière de *voir* la pensée, de faire la pensée apparaître.

Prenons l'invention du cinéma, parce qu'il se produit là quelque chose de comparable, qui peut nous aider à comprendre. Pensons aux premières « projections Lumière » : *Le bassin des Tuileries*, *Démolition d'un mur*, *Arrivée d'un train à Villefranche*. Qu'y a-t-il donc là de nouveau, dont la présence n'est jamais définitivement fixée mais se réanimera dans chaque film digne de ce nom ; qu'est-ce donc que cet insaisissable qui commandera

tous les développements stylistiques qu'a connus le cinéma, et s'en avérera bientôt le seul objet ? On pensera à la fascination qu'engendrait la technique nouvelle et sans doute ne faut-il pas en minimiser l'importance ; mais cette fascination fut par définition bien fugace dans l'histoire du cinéma, alors que ce dont nous parlons est encore extrêmement durable. D'autre part, cette nouveauté n'est certes pas dans les choses filmées (un train, une place), non plus que dans les scènes dont ces choses sont parties prenantes (les spectateurs des projections Lumière ont déjà vu un train entrer en gare ; ils ont souvent regardé les passants déambuler aux Tuileries).

Non, il est certain que cette nouveauté devient présente quelque part dans la démarcation créée par cette nouvelle technique entre celui qui regarde et ce qu'il regarde. C'est là que l'étonnement se constitue, que de nouveaux rapports entre soi et les choses se conçoivent ; c'est là qu'apparaît l'étrangement inquiétant, « ce qui nous semble étrange et qui pourtant, déjà, était présent dans le monde ». Une démarcation avait bien sûr toujours existé. Mais alors que dans la peinture classique, par exemple, c'est une image qui devenait monde, confirmant un certain vecteur, une certaine orientation dans la distinction entre l'image et le monde, dans le cinéma, c'est le monde qui devient image, réorientant ce vecteur qui, jusqu'alors, pour le spectateur, démarquait l'image et le monde et lui assignait (à lui, spectateur) sa propre place en regard de l'une et de l'autre.

Je dirai qu'en découvrant ce trajet du rêve à la pensée, Freud « filme » la pensée ; il fait ré-apparaître la pensée d'une manière comparable à celle dont le cinématographe fait réapparaître le monde ; il fait rentrer le train de la pensée dans le monde sous un jour étrangement inquiétant. Faisant ré-apparaître la pensée au terme d'une sorte de dissolution du rêve, il modifie non pas la conception que l'homme a de la pensée, mais l'orientation du rapport de l'homme à sa propre pensée. C'est cette réorientation, c'est la *présence* du motif efficient qu'elle rend sensible, qui conduit à la théorie de l'inconscient. (À suivre.)



NOTES

1. Nous reviendrons ultérieurement sur la bivalence de cette description, de même que sur la fonction remplie par la négation dans la pensée de ce qui est refoulé.
2. On me pardonnera cet anglicisme. Je ne trouve en français nul substantif qui puisse rendre cette idée d'une réalité insistante qui ne se manifeste jamais que comme un effet.